

# LES AMÉRICAINS

## A MEXICO.

---

Les batteries des forts Santiago, San-José, San-Fernando et Santa-Barbara, unies aux lourdes caronades des vaisseaux de guerre américains en rade de Vera-Cruz, ébranlaient la ville de fond en comble... sans compter la nombre forteresse d'Uloa, bâtie dans le golfe, et qui, de son pic escarpé, disparaissant sous des nuages de poudre, ajoutait à tout ce tapage sa grande voix d'airain.

Les héroïques défenseurs de la ville portaient, depuis six mois, le deuil de leur liberté; or, le jour où commence ce récit, ils devaient se réjouir par ordre, car le colonel Harris, le capitaine Falkland et le lieutenant Moorland, — trois officiers américains qui venaient d'assister à la prise de Mexico, — en avaient apporté, le matin même, l'heureuse et triste nouvelle; heureuse pour la garnison étrangère; triste pour la population qui subissait un surcroît de honte et d'humiliation.

De là tantde poudre tirée aux moineaux; de là

aussi, les redoutes, les forts, la douane, les navires du port, tous les édifices publics pavoisés des couleurs américaines... puis, le régiment d'occupation, composé en grande partie d'émigrés tudesques, défilant sur la grande place, musique en tête, devant les autorités militaires.

Dans les rues, un effroyable tumulte, des cris, des hurrahs, des bandes de volontaires plus ou moins ivres, arrivés récemment de la mère patrie, et vaguant d'un cabaret à l'autre, armés jusqu'aux dents, en guenilles, les bottes éculées, le sombrero sur l'oreille, ayant plutôt l'air d'une bande de brigands que de soldats faisant partie d'une armée régulière et civilisée.

Cà et là, quelques indigènes de la basse classe hâsardant le nez dehors, à la fois curieux et craintifs, mêlant une joie louche à l'allégresse des vainqueurs.

Quant aux classes supérieures, plus dignes et plus fières, elles se tenaient enfermées dans leurs grandes maisons de pierre, fenêtres et portes closes.

A tous ces éléments de désordre, ajoutez des milliers d'aventuriers, de spéculateurs, de joueurs, mélange d'Espagnols, d'hommes de couleur et d'Indiens, attirés par l'or mexicain dans l'espoir d'en soutirer leur part d'une façon ou de l'autre.

La foule affluait sur la place de la Douane, en face la forteresse d'Uloa, devant un large débarcadère, au bas duquel des agents du fisc prélevaient, pour le compte des Américains, un droit de péage, imposé aux marchandises arrivant ou sortant par eau.

Pour le dire en passant, le débarquement des trou-

pes, des chevaux, de l'artillerie, des approvisionnements destinés à l'armée d'occupation, s'effectuaient dans la baie, à quelques milles plus loin.

Ce jour-là, bien qu'il n'y eût pas un nuage au ciel, et que le soleil dardât d'impitoyables rayons, l'arrivée quotidien des denrées alimentaires au pied du débarcadère était en quelque sorte impossible, car les chalands dansaient sur leur ancre et des paquets de mer sautaient par-dessus la jetée.

Plus à l'écart, dans un coin de la place, de nouveaux débarqués, avides de primeurs, se pressaient au marché aux fruits, sans se douter que l'abus de ces délicieux produits du Sud devait les tuer bien plus sûrement que les balles mexicaines.

Aux alentours de la douane, une masse ondoyante de marchands, fraudeurs pris sur le fait et sollicitant des employés une réduction de l'amende.

Au milieu d'un groupe affamé de nouvelles, les trois officiers, arrivés le matin de Mexico, répondaient, tour à tour, aux questions dont on les accablait.

Le capitaine Falkland racontait comme quoi le général Quitman était entré, le premier, à Mexico avec sa division, à six heures du matin, immédiatement suivi de la division du général Worth... et que la population les avait reçus à coups de fusil, sans toutefois tuer personne.

Et la foule stupide d'accabler ces pauvres Mexicains, défendant leurs foyers, de malédictions et d'injures.

Scott, le général en chef, avait fait son entrée, deux heures plus tard, à la tête de son état-major. Avant

d'occuper la ville avec une sécurité relative, il avait fallu faire parler la poudre pendant deux jours, tuer pas mal d'indigènes et raser les maisons des principaux meneurs...

« Bravo! hurrah! très bien! »

Peu s'en était fallu qu'on ne portât les trois officiers en triomphe jusqu'à l'hôtel des Messageries, où ils étaient descendus : un hôtel de premier ordre, parfaitement tenu à l'américaine et par un Anglais.

C'était l'heure du déjeuner, que les salves d'artillerie et les récits de guerre ne pouvaient que très imparfaitement remplacer. Ces messieurs venaient de longer les maisons à deux étages, — vieille architecture espagnole, — et les riches magasins, actuellement fermés, qui les protégeaient de leur ombre; ils traversaient la place en diagonale pour atteindre au plus vite l'une des arcades qui règnent de deux côtés de la place, au nord et à l'ouest, lorsque le capitaine fut inopinément accosté par un officier de son grade, — le capitaine Aubrey, — qui, la main tendue, lui barrait amicalement le passage :

« Hallo! en croirai-je mes yeux? Falkland à Vera-Cruz!.. On m'avait bien parlé du colonel Harris et du lieutenant Moorland... Messieurs, je suis bien le vôtre... Mais j'ignorais absolument la présence ici. — Et comment va, mon brave? poursuit Aubrey sans reprendre haleine; cette entrée à Mexico s'est-elle bien passée? Vous avez de la chance, vous autres! là-bas, au moins, vous acquériez un peu de gloire, tandis que nous n'avons affaire, ici, qu'à des bandes

de voleurs et de guérillas. Avons-nous perdu beaucoup de camarades? Que deviennent Hays, Coolman, Gelaspy, Chevalier et tant d'autres?

— Gelaspy est mort en brave, comme il a vécu, répondit Falkland; toute sa compagnie voulait le venger, et se serait fait exterminer jusqu'au dernier, si Hays n'était allé la dégager d'un gros d'ennemis au milieu duquel elle se ruait tête baissée.

— Du diable si je sais pourquoi on nous a séparés! reprit Aubrey. Chiienne de garnison! si encore on trouvait à quoi tuer le temps! Mais toute la bonne société s'est réfugiée à la campagne... pas moyen de faire ses frais... A propos, comment avez-vous pu venir de Mexico à Vera-Cruz sans être inquiétés? la route est encore infestée de Mexicains qui occupent une partie de Puebla, où ils cernent le colonel Childs.

— Nous étions escortés de cinquante hommes de ma compagnie, répondit Falkland; or, tu sais que les jaquettes de cuir tiennent facilement en respect les pantalons larges. De plus, à environ trois milles de Puebla, nous avons fait un coude sur Orizaba par les montagnes.

— Vous connaissiez donc le chemin?

— Non, mais nous étions guidés par deux espions de la bande Dominguez. Un affreux coquin que ce Dominguez, traître à sa patrie, mais dont nous acceptons les services, tout en le méprisant.

— Oui, un joli sujet, que la corde ou la garrotte attendent tôt ou tard. Je ne sais comment ce brigand fait son compte, mais il voit tout, il sait tout, il est partout...

Ainsi, pas plus tard qu'aujourd'hui, il nous a signalé un gros de guérillas embusqué entre Cordova et Orizaba, — près de Milagro, la résidence abandonnée de Santa-Anna, — d'où ils inquiètent les deux routes de Vera-Cruz et de Jalapa... Je suis même chargé d'aller les dénicher cette nuit avec ma compagnie... Et ce même gueux de Dominguez doit aussi me fournir deux guides...

— Ce doit être un métier lucratif, quand on n'en meurt pas. »

Suivis à peu de distance par le colonel et par le lieutenant, les deux capitaines se dirigeaient vers l'hôtel.

« Tu ne me dis pas ce que tu viens faire ici? demanda Aubrey.

— Je viens y attendre la réponse aux dépêches que le colonel Harris porte à Washington.

— En ce cas, nous avons quelques semaines à passer ensemble.

— Oui, cher ami, reprit Falkland, et pour nous quitter le moins possible, j'ai bien envie de faire appel à ceux de mes hommes qui aiment les aventures, et de m'associer à ton expédition de cette nuit...

— Nous allons donc nous amuser un peu, dit Aubrey en se frottant les mains; à la bonne heure!.. Voilà ce que j'appelle une idée!.. il n'y manque plus que l'approbation du commandant de place.

— Aussi vais-je la lui demander à l'instant même, avant de me mettre à table... je te réjoins à l'instant, » ajouta Falkland en se dirigeant vers les bureaux de l'état-major.

La table de l'hôtel des Messageries était admirable-

ment servie. A part les ananas, les mangos, les bananes, les marmelades de fruits confits dont le mont Orizaba, au pic toujours neigeux, avait fourni la glace, nous ne signalerons, ce jour-là, à l'attention des gourmets que le *snapper*, ou *gold-fisch* (poisson d'or) pêché dans le golfe, et dont la chair est aussi exquise qu'abondante, car les plus petits mesurent de trois à quatre pieds de longueur... Le madère coulait à flots, en attendant le champagne... pensez donc, un jour de réjouissance comme celui-là! et que de *speechs*, de tostes portés aux morts et aux vivants, amis ou ennemis, pourvu qu'ils se fussent distingués par quelque action d'éclat : comme ce Sébastien Holzinger, Mexicain de cœur et lieutenant de marine, qui, chargé de défendre le fort Santa-Barbara, pendant le bombardement de Vera-Cruz, avait ramassé la hampe du drapeau, abattue par un boulet américain, pour en tenir le tronçon à bout de bras, au milieu d'une pluie de balles et d'éclats de bombes.

Lors de la capitulation, Holzinger, un blond et gracieux jeune homme, originaire d'Allemagne, avait été laissé libre sur sa simple parole d'honneur de ne plus servir pendant la présente guerre... il vivait à Vera-Cruz, estimé de tous, prenant sa pension à l'hôtel des Messageries, où c'était à qui des officiers américains lui témoignerait le plus d'amitié.

Toutefois ce toste ne s'adressait qu'à sa personne absente, car, ce jour de réjouissance pour les autres étant, pour lui, un jour de deuil, il s'était abstenu de paraître à table.

Le café pris, un officier proposa une excursion à la colline dite des « Sept-Mortiers, » en raison d'une batterie amenée là par le vapeur *Mississipi*, et dont le feu croisé avait le plus contribué à la reddition du fort Santa-Barbara. Les fumées réunies des vins et du cigare, le besoin d'air pur et rafraîchissant firent adopter cette motion avec enthousiasme; sur quoi, l'ordre fut donné aux ordonnances d'aller seller les chevaux et de les amener à la porte de l'hôtel.

Nous introduisons le lecteur dans une *posada* de troisième ordre, renommée pour l'excellence de son *pulque*, boisson capiteuse et fermentée, à base d'aloès, fort appréciée des gens du peuple.

Cette auberge, tenue par un nommé Pedro Alcorda, est située dans une rue longue et droite, — dont le nom nous échappe, — conduisant à la porte Mercédès.

Là se trouvaient réunis, dans une salle basse, une vingtaine de guérillas bravant la loi martiale qui les vouait à la mort, car ils venaient ni plus ni moins que chercher de la poudre de guerre, dont le téméraire aubergiste tenait un dépôt.

Or, depuis son entrée sur le territoire du Mexique, l'armée d'invasion avait toujours eu beaucoup plus à souffrir des guérillas que des troupes régulières; sans cesse épiée, harcelée, attaquée par ces bandes insaisissables, elle ne pouvait faire un pas, soit par les ravins profonds, soit par les montagnes aux défilés presque inaccessibles, sans être tout à coup décimée à coups de fusil, qui semblaient partir tout seuls, on ne savait d'où; de les voir face à face, et de les combattre corps



à corps, il ne fallait point l'espérer. La nuit, ces démons rampaient jusqu'aux avant-postes, tuaient à droite et à gauche, puis disparaissaient comme des ombres. C'était comme une armée de mouches agaçantes et malfaisantes, revenant sans cesse à la charge, et dont les piqûres faisaient des cadavres. Aussi les guérillas faits prisonniers n'obtenaient-ils point de quartier; on les passait par les armes.

Ceux que nous trouvons chez Alcorda étaient des gens de la campagne, et n'excitaient, comme tels, aucune défiance de la part des Américains. Arrivant, le matin, à l'état de cultivateurs, poussant devant eux des mulets chargés de fruits, de légumes, de volailles et autres denrées, ils étaient, au contraire, les très bien venus dans une ville dont la population flottante venait de doubler.

L'aubergiste Alcorda pouvait avoir soixante ans; c'était un gaillard encore vigoureux, carré des épaules, hâlé du soleil, le nez en bec d'aigle, les yeux petits, noirs et vifs, comme percés à la vrille, la chevelure épaisse, grisonnante et bouclée.

Nous le trouvons en manches de chemise, assis au milieu du vestibule, formant en quelque sorte barrière entre la salle du devant et celle donnant sur la cour, indiquant celle-ci aux conspirateurs, amateurs de poudre, et l'autre aux placides buveurs que le *pulque* seul attirait chez lui.

Autour de sa personne, allaient et venaient son fils José et sa bru Lisora, auxquels il donnait des ordres.

Les hôtes attablés dans la salle du fond, buvant et

fumant des cigarettes de paille, offraient à peu près tous le même type : peaux tannées, figures énergiques, forêts de cheveux noirs comme le plumage du corbeau, larges pantalons de cuir, ouverts à partir du genou, et veste pareille, le tout abondamment jalonné de grelots d'argent, — feutre pointu à larges bords, un grossier *puncho* sur l'épaule, et, à la ceinture, un coutelas dans sa gaine de basane : en somme, de rudes compagnons qui n'avaient point froid aux yeux.

« Eh bien ! José, demanda au fils de la maison un nommé Perez, dont le costume et l'attitude accusaient une certaine supériorité sur les autres, eh bien ! mon garçon, sais-tu de combien de poudre ton père peut disposer ?

— Notre provision est épuisée, répondit José, et, très probablement, nous ne pourrons pas la renouveler de sitôt.

— Comment, point de poudre ? tu plaisantes sans doute ?

— Je ne plaisante point ; à l'impossible nul n'est tenu. »

Et, sans autre explication, le jeune homme fut s'en expliquer avec son père, toujours à son poste, entre les deux salles, dans le vestibule.

« Perez exige de la poudre, dit-il ; c'est un vilain jeu que nous jouons là... il veut se faire pendre, et nous par-dessus le marché... exposer notre vie à tous pour quelques dollars, c'est tout simplement insensé.

— Pour quelques dollars, dis-tu ? je songe bien à l'argent !... ah ! José, José, je ne te reconnais plus pour

mon fils... Est-il possible que tu n'aies pas plus d'amour pour ta belle patrie, autrefois si heureuse? Peux-tu voir d'un sang calme des étrangers fouler notre sol, enchaîner notre liberté, insulter à nos usages, à nos croyances, à nos prêtres? De la poudre? Mais, aussi longtemps que je pourrai m'en procurer, j'en aurai à leur service, fût-ce pour rien.

— Père, on nous soupçonne déjà, tu le sais aussi bien que moi; hier soir encore, on en parlait chez Jargo, le restaurateur; que cela arrive aux oreilles des Américains, et nous sommes perdus!... Soyons au moins prudents; que Perez et ses hommes s'en aillent les mains vides, je saisirai une occasion, j'irai leur porter moi-même tout ce que nous avons en magasin, et la maison en sera débarrassée une fois pour toutes.»

L'aubergiste parut réfléchir, et, trouvant sans doute que José n'avait pas tort :

« Prends ma place, dit-il; et surveille bien les allants et les venants... je vais leur parler.

— Eh bien, Pedro, commença Perez, ton fils nous la baille belle!... tu n'as donc plus de poudre?

— Que si, que si, les amis! nous n'en manquons point... puissé-je seulement en avoir assez pour faire sauter d'un seul coup tous nos envahisseurs!... j'y mettrais volontiers le feu moi-même... Seulement, José croit qu'on nous surveille; il s'offre à vous la porter lui-même, hors la ville, à l'endroit que vous indiqueriez...

— Il nous la faut aujourd'hui même. Nous savons par Dominguez qu'un corps de volontaires américains doit partir d'ici, après-demain, pour Orizaba; nous les at-

tendrons à moitié route, près de Cordova, dans le défilé; ceux qui échapperont auront de la chance... Mais, pour cela, il faut de la poudre... or, nos gens sont loin d'ici, à l'hacienda de Santa-Anna, près de Milagro, et, pour surprendre l'ennemi au bon moment, il faut que nous partions dans la nuit de demain.

— La nuit de demain, répéta l'aubergiste en se gratant l'oreille... Comment faire?... à moins que José ne vous l'apporte demain, dans la journée. »

Lisora, une jeune et jolie brune, aux yeux de diamant noir, la bru d'Alcorda, venait d'entrer dans la salle.

« Apporter quoi? demanda-t-elle, n'ayant saisi que ces derniers mots.

— Eh parbleu! dit Perez en roulant une cigarette, la poudre que nous venons chercher, et que votre mari nous refuse.

— José est un poltron, dit la vaillante jeune femme; suivez-moi, je vais vous en donner... Ah! si j'étais un homme, et que je puisse charger moi-même une *escapeta!* »

Au moment où elle s'emparait d'une clef accrochée derrière la porte, Alcorda, rayonnant d'orgueil, l'attira sur son cœur :

« A la bonne heure! dit-il, tu es digne de ta race et du sang espagnol qui coule dans tes veines!.. Mais prudence est mère de sûreté; je n'en partage pas moins l'avis de mon fils... S'il ne veut pas y aller lui-même, c'est moi qui, demain, me chargerai de la corvée... Nos menées commencent à transpirer; on en parle en ville;

il y a des traîtres partout... toi-même, Perez, tu dois être suspect; qui sait si on ne visiterait point les bâts de tes mulets à la porte de la ville!... »

Mais Perez insista; pour rien au monde, il ne voulait manquer le coup de main, si bien combiné.

Lisora prit le parti du guérillas.

« Père, dit-elle, as-tu donc oublié que, dans cette salle même, une bombe éclata, une bombe américaine, qui tua ta femme et ton fils Augustin? Ne te souvient-il plus que mon frère, à moi, a été frappé d'une balle devant notre porte, au moment où il nous apportait du pain pendant la famine? As-tu donc cessé d'entendre les pleurs, les lamentations de tant d'orphelins, recueillis dans la chapelle de la Divina-Pastora pour les soustraire à la mort vomie par les batteries ennemies?... Venez, mes braves, ajouta l'héroïne, plus vous emporterez de poudre, et plus sera grand le massacre. »

A ce moment, José appela son père pour lui signaler une vingtaine de cavaliers qui remontaient la rue. C'étaient les officiers américains sortant de dîner à l'hôtel des Messageries et réalisant leur projet de promenade à la colline des « Sept-Mortiers. » Mais à peine avaient-ils dépassé la *posada* de quelques centaines de pas, qu'une explosion formidable éclata derrière eux. Les chevaux, effrayés, embarquèrent un galop furieux jusqu'à la porte Mercédès. Là, les cavaliers firent volte-face, et, le pistolet au poing, revinrent sur leurs pas pour se rendre compte. Ils croyaient à une mine préparée tout exprès à leur intention... Quand la poussière et la fumée se furent dégagés, l'auberge d'Alcorda n'é-

tait plus qu'un effroyable monceau de poutres et de gravois, jonchés de débris humains... Il n'avait fallu, pour cela, qu'une étincelle tombée de la cigarette de Perez et mettant le feu à l'un des petits barils de poudre qu'on était en train d'enlever.

Le père et le fils, surpris dans le corridor où ils faisaient le guet, avaient été lancés, par une porte vitrée, jusque dans la maison d'en face, de l'autre côté de la rue... Des guérillas, il ne restait plus que des bras et des jambes séparés du tronc; le corps de la courageuse Lisora fut retrouvé parmi les cadavres. Seuls, Pedro et José, horriblement mutilés, survécurent quelques jours, ce qui leur permit de divulguer aux intimes le mot de l'énigme.

A une heure assez avancée de la soirée, nous retrouvons les deux capitaines, Falkland et Aubrey, causant et prenant le frais sur le balcon de l'appartement occupé par ce dernier, place de la Douane. Appuyés à la balustrade, ils tournent le dos à la lune, dont l'éclatante lumière les aveugle. Le silence s'est graduellement fait dans les rues, aux dépens des cabarets où le jeu, le *pulque* et le vin échauffent le tas d'industriels et d'aventuriers qui peuplent la ville... toutes les portes et toutes les fenêtres sont ouvertes pour aider à la circulation de l'air.

« Nous voilà toujours débarrassés d'une vingtaine de ces brigands, dit Falkland, faisant allusion à la récente catastrophe. On prétend que le vieux filou d'aubergiste leur cédait de la poudre; celle qu'ils venaient chercher

aujourd'hui ne nous fera pas grand mal. Il y a, je crois, un des chefs de restés dans la bagarre.

— C'est égal, reprit Aubrey, leur bande ne compte pas moins de quatre à cinq cents hommes, et, si nous avons affaire à des Anglo-Saxons, cela donnerait à réfléchir; mais, bah! ce ne sont que des Mexicains... Et ce gredin de Dominguez qui n'arrive point! Il avait pourtant promis de venir, ce soir, me fournir les derniers renseignements... Figure-toi que les guérillas commençaient à le soupçonner de trahison...

— Ils n'avaient pas tort.

— Alors qu'a-t-il fait? poursuivit Aubrey; il leur a divulgué que je partais sous trois jours, avec ma compagnie, pour Orizaba : de là le piège qu'ils nous préparent, et dans lequel ils tomberont eux-mêmes, puisque nous partons à la pointe du jour, et que, au lieu d'être surpris, c'est nous qui les surprendrons.

— Et qui te répond que ce n'est pas nous qu'il trompe en nous envoyant dans la gueule du loup?

— Son propre intérêt, cher ami; il est devenu trop suspect parmi ses concitoyens pour ne pas nous suivre aux États-Unis, une fois la paix conclue, et nous demander un morceau de terre... Mais le voilà peut-être... on monte l'escalier.

— Dans tous les cas, conseilla Falkland à voix basse, inutile de lui dire que je t'accompagne avec une quarantaine de mes braves... Chut! le voilà!

Dominguez, surnommé le Beau, — *el Hermosa*, — par les Mexicaines, était un grand et svelte cavalier, au regard expressif, aux longs cheveux bouclés, à la fiuc

moustache noire, tranchant sur un teint mat et tirant sur l'ambre, la coqueluche des femmes, pour tout dire d'un mot, et pourvu de toutes les séductions extérieures que la malice du diable prodigue à ses complices. Il portait le costume mexicain, mais soigné, coquet, sortant du commun : feutre pointu à boucle d'argent, veste et pantalon de velours noir, chamarré de passements de soie ; un second pantalon, en toile de lin, se dégageait du premier, à partir du genou, par une fente de côté, et tombait, en s'évasant, sur d'élégantes bottes en maroquin jaune et brodées de rouge... Nous ne parlons point des boutons d'argent courant sur toute sa personne. L'allure était résolu, les manières parfaites et courtoises.

« Capitaine Aubrey, dit-il en jetant sur Falkland un regard de défiance, pardon si je vous ai fait attendre.

« Capitaine Falkland, capitaine Dominguez, dit Aubrey saisissant le regard au passage, et les présentant l'un à l'autre... D'où diable arrivez-vous si tard ? vous savez que nous partons demain dès l'aurore, ajouta-t-il en s'adressant à l'officier mexicain.

— Peuh ! reprit ce dernier avec un laisser aller charmant, ne sais-je pas bien que l'Américain est aussi vite équipé pour aller se battre que pour courir à un rendez-vous d'amour... Ensuite, à parler vrai, je ne savais où donner de la tête : obtenir un sauf-conduit pour trois cents muets chargés de marchandises, que j'expédie à Mexico ; écouter le rapport d'un espion que j'avais envoyé à Milagro, à la résidence de Santa-Anna, où campent actuellement les guérillas en question...



— Et ce rapport? demanda Aubrey.

— Ils sont environ deux cent cinquante, dont une trentaine de cavaliers, sous les ordres du capitaine Carrasco...

— Je les croyais plus nombreux.

— Le reste a été dirigé sur Puebla pour soutenir le général Rea contre le colonel Childs. Donc, poursuivit Dominguez sans que cet humiliant aveu parût coûter à son amour-propre, en tenant pour vrai ce vieux dicton qu'un Américain vaut trois Mexicains, ce qui est, je crois, l'exacte proportion, vos cent cavaliers montés auront encore l'avantage.

— Avez-vous deux guides à me donner, sur lesquels je puisse compter?

— Parfaitement, capitaine; deux guides que vous pourrez suivre les yeux fermés, car ils savent que, pris par les guérillas, auxquels ils ont déjà joué de méchants tours, l'heure de leur dernier *Ave Maria* sonnerait bien vite. Je vous accompagnerais volontiers moi-même, mais j'ai plusieurs motifs pour ne pas le faire. D'abord, quelques affaires sérieuses me retiennent ici. Ensuite, il ne faut point que je laisse passer le bout de l'oreille; mon double jeu exige des précautions. Vous ne sauriez croire ce que j'ai déployé d'éloquence pour persuader à Carrasco que si je fais semblant de vous servir, c'est pour vous livrer plus sûrement.

— Le fait est que vous avez à accomplir des miracles d'équilibre sur un fil bien menu, dit Falkland avec un sourire mêlé de dédain.

— Hélas! que voulez-vous? le sort en est jeté... L'argent est, en ce monde, le pivot, l'inspirateur de toutes

choses... j'avais des habitudes de haute vie; il m'en fallait beaucoup... Or, les Américains ont mieux récompensé mes services que ne l'eût fait le Mexique... Aussi, après la guerre, vous demanderai-je droit de bourgeoisie... si je vis jusque-là, car je ne me fais aucune illusion sur les périls que je cours... Mais occupons-nous du présent : à quelle heure comptez-vous partir?

— Avant le jour, répondit Aubrey.

— Fort bien; seulement je vous engage à tourner le dos à Milagro; vous sortirez par la porte de Mexico, quitte à faire le tour de la ville pour reprendre ensuite votre direction véritable; il importe de dérouter les soupçons et d'empêcher quelque émissaire d'aller prévenir Carrasco de votre départ.

— Merci du conseil; ainsi, à trois heures précises, porte de Mexico... que les guides nous y attendent, dit Aubrey, offrant un cigare au guérilla, et lui tendant le sien pour l'y allumer.

— Mille grâces, dit Dominguez en rendant le cigare d'un geste gracieux... A propos, une fois en vue de l'*hacienda*, vous n'aurez plus besoin de mes hommes; faites-moi le plaisir de les congédier: ils passent pour être à ma solde, si bien qu'on en pourrait induire ma complicité... Sur ce, Messieurs, bonne chance, et que Dieu vous garde! il faut espérer que ce ne sera pas le dernier bon cigare que nous fumerons ensemble. »

Par un accord tacite, on ne se tendit point la main : Dominguez avait la conscience de son indignité, et les deux capitaines américains ne prodiguaient point cette marque d'estime.

Au clair de la lune, ces derniers virent le guérilla traverser la place et s'aboucher, sous les arcades, avec deux ombres noires qui paraissaient l'y attendre.

« Sans doute nos guides de demain, fit remarquer Aubrey... Décidément, c'est un peuple déchu, une nation finie; pour de l'argent, on leur fait faire tout ce qu'on veut, jusqu'à vendre la mère patrie... Mais si nous prenions quelques heures de repos?...

— J'allais te le proposer, dit Falkland... seulement, il me reste quelques instructions à donner à mon lieutenant Moorland... bonne nuit et bons rêves. »

Il était trois heures du matin. La lune s'était cachée derrière la cime diaphane et glacée de l'Orizaba, qu'elle faisait resplendir comme un cône de cristal, pendant que sa lourde masse, dominant la ville endormie, projetait dans le miroir du golfe son ombré gigantesque... Aubrey et Falkland, à la tête de leurs hommes, se dirigeaient silencieusement vers la porte de Mexico.

L'expédition se composait de la compagnie Aubrey, commandée en sous-ordre par un premier et deux seconds lieutenants, plus une fraction de la compagnie Falkland, avec le lieutenant Moorland : en tout cent quarante tirailleurs à cheval, armés jusqu'aux dents de carabines, de revolvers, de couteaux de chasse et de pistolets d'arçon. Au point de vue de la régularité, ce n'était pas précisément une troupe modèle : les chevaux variaient de taille, de race et de robe; mais il y avait entre l'homme et le cavalier je ne sais quelle affinité de centaure, qui témoignait d'une habitude constante et, si je puis le dire, de relations amicales con-

tractées depuis longtemps. Et, en effet, aucun de ces chevaux ne portait, incrustée sur la croupe, la marque de l'État, car ils étaient la propriété de ceux qui les montaient, colons, pour la plupart, de la frontière du sud des États-Unis. Bien que la peau de cerf dominât dans le costume, on ne pouvait dire que ce fût un uniforme, tant la coupe était fantaisiste... Les couvertures de campement, formant chabraque sous la selle, variaient du rouge au vert, en passant par le blanc et le bleu... mais ce qui ne variait point, c'était la bonne-humeur, la décision, l'énergie dont rayonnaient toutes ces physionomies martiales.

Seuls, les officiers portaient un uniforme : courte tunique bleu foncé, galonnée d'or aux épaules, et casquette de même; boutons à l'aigle national; sabre et revolver.

Le détachement sortait à peine de la ville, que deux cavaliers surgirent tout à coup, s'annonçant comme les affidés de Dominguez. Le costume mexicain, — déjà décrit, — dans toute sa pureté; signes particuliers : des chevaux guère plus grands qu'un âne de belle taille, mais le poil lisse, bien nourris et le pied sûr; — une de ces carabines qui n'en finissent pas, — le sabre attaché, non à la ceinture, mais à la selle par une longue courroie; — des genouillères en peau de chèvre pour se préserver des plantes à épines; — le large étrier en bois, dans lequel s'emboîte tout le pied, et l'éperon national que rien n'empêche de servir de broche, au besoin.

Après l'échange d'un mot d'ordre, et sur l'invitation d'Aubrey, ils précédèrent la colonne d'une centaine de

pas... Une brise rafraîchissante soufflait de la baie ; dans la campagne régnait un silence de mort, interrompu seulement par le sable gémissant sous le pas des chevaux... Les derniers rayons de lune venaient à peine de s'éteindre derrière l'Orizaba, que, déjà, le ciel se frangeait de rose à l'orient ; la transition était presque imperceptible... Ils marchaient, en longues files, par d'étroits chemins ombragés de palmiers.

Quelques heures plus tard, par un soleil qui faisait bouillir l'air et le supprimait, on fit une halte sur les bords d'un ruisseau, que la soif générale, gens et bêtes, aurait volontiers tari... Là, il s'agissait de s'engager dans les montagnes par des chemins étranglés, où chaque pas portait à faux sur des pointes de roches ou des pierres éroulantes. A mesure qu'on avançait, la végétation devenait plus rare et plus rabougrée... Les rochers grinquaient les uns sur les autres, entrecoupés de précipices dont la profondeur donnait le vertige... Le soir, de même que l'astre du jour avait instantanément remplacé la lune, celle-ci se leva au moment où le soleil se couchait dans une mer de feu : circonstance précieuse qui aidait à tourner les obstacles, et à ne pas s'élancer dans le vide, c'est-à-dire dans l'éternité.

Cependant le détachement finit par atteindre, sur le plateau, une route relativement large et tracée, où il put embarquer le trot et regagner le temps perdu. La lune éclairait comme en plein jour ; on pouvait distinguer les objets à une grande distance.

Aubrey adjoignit alors une douzaine d'éclaireurs aux

deux guides qui couraient en avant, et cela dans le double but de les surveiller eux-mêmes en surveillant les alentours.

Après deux heures de cette allure, coupées de quelques haltes, au tournant d'un coude que faisait la route sur une arche de pont reliant hardiment deux roches au bas desquelles bouillonnait un torrent, les guides s'arrêtèrent, signalant tout là-bas, sur une éminence, à quelque chose comme deux milles de distance, un groupe d'arbres et de bâtiments qui semblaient éclairés par des feux de bivouac... C'était l'ancienne *hacienda* de Santa-Anna, servant actuellement de refuge aux guérillas de Carrasco.

« Vous n'avez plus qu'à aller droit devant vous pour aboutir à la grande entrée devant le château; notre tâche est remplie, » dit l'un des guides.

Et, selon convention faite avec Dominguez, ils purent rebrousser chemin.

Le capitaine Aubrey fit mettre pied à terre à cinquante de ses hommes, et accoupler leurs chevaux, qui restèrent confiés à la garde de quelques tirailleurs.

Ces fantassins formaient l'avant-garde, échelonnés deux par deux de chaque côté de la route. Venaient ensuite Falkland et Aubrey à la tête de la cavalerie.

Nous l'avons dit, la lune indiscreète remplaçait le jour sans trop de désavantage.

« Ils sont donc aveugles et sourds? » dit Aubrey; comment se fait-il qu'ils ne nous aient pas encore salués de quelques coups de feu?

À ce moment, retentit le cri de *quien vive?* et, sans

atteindre personne, une grêle de balles siffla aux oreilles du peloton de cavalerie.

Après une vigoureuse riposte, on monta à l'assaut de la colline; mais, au moment d'atteindre le plateau, les Américains furent accueillis par une fusillade d'avant-poste; puis les rangs s'ouvrirent pour livrer passage à un peloton de cavaliers guérillas, qui, au cri de *Viva la republica!* s'élançèrent ventre à terre à la rencontre des assaillants.

« *At them!* » (à eux!), cria Aubrey de sa grosse voix de commandement.

Mais, avant que le choc ne se fût produit, lorsqu'ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de pas les uns des autres, les Mexicains, reconnaissant leur infériorité numérique, lâchèrent leur coup de feu à la manière arabe, et firent demi-tour en se repliant vers les bâtiments.

Poursuivants et poursuivis arrivèrent presque en même temps à la grille de fer qui donne accès sur la grande cour du château; ouverte pour livrer passage aux guérillas, on n'avait pas eu le temps de la fermer pour l'interdire aux Américains.

Refoulés de droite et de gauche contre les murs des communs, par cette avalanche de chevaux, les Mexicains de grand'garde se défendaient à coups de crosse de fusil, n'ayant pas le loisir de recharger leur arme.

Des deux côtés, la lutte était désespérée, la confusion sans bornes.

Cependant, devant la porte du bâtiment principal, comme pour en défendre l'entrée, se massait un gros

d'infanterie, sous le commandement immédiat de Carrasco, lequel ne faisait que répéter son cri : *Viva la republica! Mueran los Americanos!*

Comme dans les combats de l'*Iliade*, où les chefs combattent corps à corps, Aubrey s'élança sur lui : le choc fut terrible ; les deux chevaux se cabrèrent l'un devant l'autre ; les grandes lames de sabre dégagèrent une pluie d'étincelles. Mais l'étalon d'Aubrey est atteint d'une balle à la tête ; il tombe en entraînant le capitaine au milieu d'une effroyable mêlée.

Des acclamations de victoire partent déjà des rangs mexicains.

Par bonheur, Falkland a tout vu ; il s'élança, suivi du lieutenant Moorland et de quelques-uns de ses tirailleurs. Il frappe d'estoc et de taille, il fait le vide autour de lui à coups de revolver, et dégage son ami, dont le cheval expire, mais qui se relève sans blessures.

Une panique s'est emparée des Mexicains, qui fuient dans toutes les directions. Carrasco essaie de les retenir, de les ramener au combat... tentative inutile, le torrent l'entraîne malgré lui.

Alors commence une chasse aux fuyards sans trêve ni merci. On descend dans des fondrières, on escalade des monticules, on traverse une rivière où les chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail, on remonte sur l'autre rive... les distances se rapprochent, car les Mexicains sont, en général, mal montés ; des hurrahs et des cris de mort éclatent de toutes parts aux oreilles des guérillas, qui, en ce moment, galopent droit devant eux, par une avenue d'orangers et de grenadiers, dans



la direction d'une *hacienda* de belle apparence, dont on voit poindre les murailles blanches, à un quart de mille de distance, au milieu de grands bouquets d'arbres. Une fois là, talonnés de près, ils abandonnent leurs montures, et s'éparpillent, de droite et de gauche, par d'épais buissons, impénétrables aux chevaux. Les Américains en font autant, et s'aventurent isolément sur leurs traces.

Mais Aubrey n'a pas un instant perdu de vue Carrasco, remarquable par sa haute stature; c'est surtout à sa poursuite qu'il s'acharne; il le voit monter le perron de l'*hacienda*, s'y engage, après lui, dans un vestibule dallé de marbre et resplendissant de lumières; il le vise de son revolver, et l'atteint sans doute, car le guérilla disparaît par un couloir, en laissant derrière lui une traînée de sang.

Aubrey ne s'arrête pas en si beau chemin, il s'élançe vers le couloir... Mais un jeune homme, vêtu d'un élégant costume mexicain, sort d'une porte latérale, et, l'épée au poing, lui barre le passage.

« Brigands que vous êtes, rien ne vous est sacré... Allons, défends-toi ! » dit le jeune homme en marchant, la pointe au corps, sur le capitaine.

Aubrey s'arrête, et lève son revolver à hauteur de l'œil; une seconde encore, et le téméraire aura vécu... Mais, soudain, une femme s'est jetée dans les bras de ce dernier et le couvre de son corps.

« Arrière, Carlos ! » dit-elle.

Et dégageant d'un nuage de dentelles un bras blanc comme neige, qu'elle pointe sur l'Américain :

« Et vous aussi, arrière! à moins que tout sentiment d'humanité ne soit étranger à votre cœur, ajoutez l'inconnue. N'est-ce pas assez que vous ayez porté le fer et la flamme jusque dans la capitale de notre malheureux pays? Vous faut-il envahir aussi la paisible demeure des particuliers? Si votre nation est véritablement grande et civilisée, comme vous le prétendez, respectez au moins le refuge des femmes qui ne sont pour rien dans la guerre. »

C'était une ravissante jeune fille qui parlait ainsi, et telles étaient l'autorité de sa voix, la noblesse de son attitude, que le capitaine, abaissant son arme, reculant d'un pas, muet de stupeur, ne trouvait rien à répondre.

« Vous êtes officier, reprit la jeune fille en anglais très pur, et j'en appelle à votre courtoisie; nous n'avons aucunes relations, de près ni de loin, avec les guérillas; faites-nous la grâce d'éloigner vos troupes de cette habitation.

— *Senora*, dit Aubrey surmontant son embarras, si je suis entré dans cette maison, c'est dans l'effervescence de la poursuite, et parce qu'un ennemi m'en montrait le chemin; mais fussiez-vous notre adversaire déclarée, il ne me reste qu'à fuir bien vite, tant vos armes sont irrésistibles et supérieures aux miennes... Du reste, attaqué par monsieur, je ne faisais que me défendre.

— Monsieur, dit le Mexicain, mon nom est Carlos Escovar; au siège de Vera-Cruz, je servais, en qualité de capitaine, dans le bataillon d'Oajaca. Licencié à la capitulation, je me suis interdit, sur l'honneur, toute participation ultérieure à la guerre. Si vous m'avez vu

l'épée à la main, c'est qu'il était de mon devoir de défendre les personnes qui habitent cette propriété privée... Je vous présente ma fiancée dona Zoraïda, fille de dona Maria Escolante, propriétaire de ce domaine.»

A ce moment, apparut Falkland à la recherche de son ami... Voyant la jeune fille, il se retourna vivement, et, de ses deux bras ouverts, barra le passage aux tirailleurs qui l'avaient suivi.

D'un geste charmant, plein de laisser aller et de confiance, Zoraïda s'empara de la main du capitaine :

« Pour Dieu! supplia-t-elle, éloignez ces gens dont l'aspect me fait peur. »

Aubrey se dégagea doucement, et rejoignant Falkland :

« Viens, dit-il; nous avons dépassé le but de notre expédition; retournons à Mitagro...

— Pas avant que nous vous ayons remercié... Apprenez-nous, au moins, votre nom pour qu'il vive dans notre souvenir.

— On m'appelle Aubrey, *senora*... Quant à me remercier, cela n'en vaut pas la peine; en me retirant, je ne fais que mon devoir.

— Si, la guerre finie, vous revenez jamais dans nos environs, insista la jeune fille, j'espère bien que cette maison sera la vôtre; mon père, absent jusqu'à demain, sera charmé de vous connaître... Ah! si tous les officiers américains étaient comme vous!... »

Escovar ajouta ses instances à celles de sa fiancée, et l'on se quitta dans les meilleurs termes du monde, avec l'espoir de faire, à l'occasion, plus ample connaissance.

A Milagro, il y avait toujours des feux de bivouac dans les dépendances du château de Santa-Anna; mais c'étaient, maintenant, les Américains qui y préparaient leur souper.

En somme, le coup de main avait réussi. La guérilla était dispersée, presque anéantie; mais il en coûtait la vie à trente-quatre tirailleurs, sans compter les blessés, confiés au soin de l'aide-major dans l'une des salles de l'*hacienda*.

Pendant que Falkland, docteur-médecin à ses moments perdus, offrait son concours au chirurgien, le capitaine Aubrey faisait comparaitre devant lui le régisseur du château, un vieux bonhomme à l'apparence servile, mais dissimulant sous des révérences sans nombre une haine féroce contre les envahisseurs de sa patrie.

« Ton nom ? »

— Miguel, pour vous servir, mon capitaine.

— Te voilà pas mal de soldats sur les bras; je t'engage à les traiter de ton mieux, car il y a parmi eux des camarades qui ne sont pas toujours endurants, et font moins de cas de la vie d'un homme que d'une pipe de tabac.

— Je suis aux ordres des vainqueurs, mon capitaine.

— Surtout pas de faux-fuyants; des réponses nettes et précises à toutes mes questions. Au premier mensonge constaté, je te fais pendre au palmier le plus voisin... Quand as-tu vu Santa-Anna pour la dernière fois ?

— Le soir de l'heureuse bataille de Cerro-Garda...

Sa jeune femme était ici, ils sont repartis ensemble le lendemain matin.

— Pourquoi l'heureuse bataille, vieux farceur? elle n'a pourtant pas fait le compte de ton maître.

— Non, mais elle nous a délivrés de sa tyrannie.

— Miguel, Miguel, souviens-toi que je t'ai promis la corde!... par ce seul fait d'outrager ton bienfaiteur, tu viens déjà de la mériter.

— Votre Grâce...

— Ma Grâce a horreur des ingrats... et des hypocrites... Combien de gardiens et de serviteurs habituellement préposés à la garde du domaine?

— Peu de monde, mon capitaine; le domaine se gardait tout seul, tant on respectait le nom du propriétaire. La culture des champs et l'entretien des jardins sont confiés à des Indiens qui habitent plus loin dans les terres.

— Pourtant des guérillas sont venus s'établir ici.

— Pas dans la maison... le général l'avait expressément défendu.

— Autre question : Santa-Anna passe pour aimer le bon vin... où en est la cave? »

Miguel dissimula une grimace; il tournait la langue avant de répondre.

« Eh bien! y sommes-nous?... as-tu eu suffisamment le temps de préparer un costume à la Vérité?

— En effet, capitaine, la provision est encore assez respectable; d'ailleurs, que m'importe?... j'obéis sur réquisition... Combien de bouteilles désirez-vous que je monte?

— Au fait, si je remplissais moi-même les fonctions de sommelier?... prends les clefs et montre-moi le chemin, avec cette conviction salutaire que si je découvre demain un caveau que tu ne m'aies pas montré ce soir, tu auras marché dans tes derniers souliers. »

Les souterrains, taillés dans le roc, offraient, en réalité, une collection variée des meilleurs crus du Rhin, de France et d'Espagne.

Cette trouvaille fut une bonne fortune pour les tirailleurs, et, malgré les hostilités, ce fut à la santé du « fournisseur » que l'on but la première rasade. Au reste, Aubrey avait pris l'utile précaution de rationner son monde, de façon à ce qu'on usât, mais sans abuser.

Malgré les grands feux de bivouac, l'air extérieur étant des plus vifs, le capitaine permit à ses volontaires de s'abriter dans les appartements du château, sous la consigne expresse de ne toucher à rien. Bien entendu qu'un poste nombreux veillait au dehors, sans préjudice des vedettes échelonnées de distance en distance.

La résidence était magnifique, et tout à fait digne de celui qui s'intitulait, sans vergogne, le Napoléon du Sud... Rien que marbre et porphyre, les parquets en marqueteries du plus riche dessin, de lourdes tentures de soie, des meubles de Boule réunis à grands frais, des tableaux de prix, une splendeur artistique et de bon goût qu'on ne se fût pas attendu à trouver au fond du Mexique. Une salle excitait tout particulièrement l'ébahissement des soldats, ces grands enfants qui s'amuse de tout ; ils s'y étaient installés une trentaine, et n'en revenaient pas de se voir reproduits à l'infini par les

panneaux et le plafond de glace qui les entouraient de toutes parts.

La chambre à coucher de Santa-Anna, que la servile platitude du régisseur destinait aux capitaines, s'ouvrait sur cette salle.

« C'est la première fois qu'on y entre depuis le départ du général, » dit Miguel en les introduisant dans le sanctuaire; « les deux lits jumeaux n'ont même pas été refaits; mais je vais envoyer ma fille mettre des draps blancs.

— Gardez-vous en bien! » se récria Aubrey; « comment? je trouve, une fois en ma vie, l'occasion de reposer mes membres bourgeois dans l'illustre empreinte laissée par le souverain du Mexique, et je n'en profiterais pas? Il faut espérer qu'il n'y a pas laissé sa jambe de bois, » ajouta gaiement le capitaine. « Et toi, Falkland, je pense que tu ne répudieras point l'oreiller encore tout parfumé des boucles noires de sa charmante jeune femme. Sur ma parole, voici encore sa cornette et son peignoir de nuit. Hein, comme ça sent bon? Allons, camarade, à bas la tunique bleue et endosse-moi cela, je me croirai en bonne fortune. »

Et, joignant l'action à la parole, riant aux éclats, Aubrey noua le petit bonnet de dentelles en pleine barbe noire, sous le menton de son ami, lequel se prêtait à la plaisanterie de la meilleure grâce du monde.

« Bon! » reprit Aubrey en s'affublant de la riche robe de chambre de Santa-Anna, restée sur le lit, « la métamorphose sera complète. Bonsoir, Madame, pardonnez-moi si j'oublie de vous embrasser. »

Vers une heure du matin, grâce aux fatigues de la

journée, et sans doute aussi aux libations plus abondantes que de coutume, tout le monde, au château, dormait à poings fermés. On n'entendait que le pas monotone et régulier des sentinelles; les tirailleurs de garde, roulés dans leur couverture autour des feux mourants, s'assoupièrent aussi, en attendant que le camarade, en faction devant les armes, les secouât pour relever les postes.

Soudain, un coup de carabine, suivi de deux ou trois autres, réveilla les dormeurs. Dans le salon des glaces, les tirailleurs, encore sous la lourde impression de leurs rêves bachiques, sautèrent debout en se frottant les yeux... Trompés par leur propre image que renvoyaient les panneaux, se croyant entourés d'ennemis qui venaient de faire feu sur eux, ils ripostèrent par une décharge générale dont l'unique résultat fut de tuer les panneaux de glace, réduits en mille morceaux. Sans se rappeler leur costume de nuit, les capitaines se précipitent, le sabre à la main, à travers le tumulte et la fumée de la poudre... Dans la cour d'honneur, le peloton de garde est déjà rangé sous les armes.

D'où venait l'attaque? de nulle part, c'est-à-dire de partout pour des cerveaux en travail d'hallucinations.

Une patrouille revenait des avant-postes; il résulte de son rapport que plusieurs ombres noires et mouvantes ont été aperçues dans le parc, que les vedettes ont crié « Qui vive? » et que, ne recevant aucune réponse, ils avaient tiré.

Cela expliquait les trois premiers coups de feu. Mais la décharge de revolvers qui avait suivi.



« Bah ! » dit Aubrey, « c'est une fausse alerte, un tour que nous a joué le vin de Santa-Anna. »

Cependant, des rires éclataient dans les rangs ; un volontaire s'avisa de crier :

« Vive madame Falkland ! »

Alors, seulement, les deux capitaines se regardèrent, l'un en cornette de nuit, l'autre en robe de chambre, et l'incident, peu tragique d'ailleurs, se termina joyeusement.

On doubla les postes par précaution, et les chefs retournaient se coucher, lorsque, traversant le salon des glaces, jonché d'éclats de verre qui craquaient sous leurs bottes, ils eurent le mot de l'énigme.

Aubrey fut profondément affecté de cette mutilation qui devait lui faire, à lui et à ses hommes, une réputation de vandales ; mais il fut reconnu, après enquête, que c'était le résultat d'une panique exempte de toute intention coupable... à la guerre comme à la guerre.

Se rendormir après tout cela n'était guère facile ; il y avait, d'ailleurs, des fosses à creuser pour enterrer les morts. On cherchait aux alentours du château une place convenable, lorsque, l'aube naissant à peine, un tirailleur heurta du front les jambes d'un pendu...

A son cri d'alarme, tout le monde accourut sous le palmier qui servait de potence.

« Si nous ne l'avions laissé hier matin à Vera-Cruz, » dit Falkland, « je jurerais que c'est notre espion Dominguez. »

— Bah ! » dit Aubrey, « le camarade ne se laisse pas prendre aussi facilement. »

On détacha le cadavre.

C'était bien Dominguez et Hermosa, sur la poitrine duquel on avait épinglé un carré de papier portant ces mots : *Le salaire d'un traître.*

Falkland constata que la mort ne remontait qu'à quelques heures, d'où il fallait conclure que la vengeance des guérillas ne s'était point fait attendre.

Les ombres noires et mouvantes, sur lesquelles avaient tiré les vedettes, étaient sans doute les exécuteurs.

« Il ne m'inspire que peu de pitié, dit Falkland. »

« A moi pas davantage, » reprit Aubrey ; « cependant, il nous était utile. »

Ce fut toute l'oraison funèbre de l'espion.

Après le repas du matin, dont un bœuf entier fit les frais, on procéda à l'ensevelissement des trente-quatre tués de la veille, salués par une triple salve de carabines.

Miguel se chargea de faire enterrer les guérillas, avec moins de cérémonie, par les nègres faisant partie du domaine.

Les Mexicains avaient perdu une centaine des leurs.

Ce triste devoir rempli, il s'agissait d'envoyer un détachement à Vera-Cruz pour en ramener des voitures de transport à l'usage des blessés.

En attendant le retour du détachement, on tua le temps de son mieux : fourbir et nettoyer les armes, fondre des balles, panser les chevaux, jouer à la *drogua*, remettre en état le harnachement et les habits, redire deux mots aux poudreuses bouteilles de Santa-Anna.

« Falkland, » | proposa Aubrey, « il me semble que

nous devons une visite d'adieu à la belle Zoraïda ; qu'en penses-tu ?

— Je pense, comme toi, que cette distraction en vaut bien une autre. »

Et les deux amis se mirent en route sous l'escorte de douze tirailleurs.

Ils trouvèrent la famille Escolante réunie sous une élégante véranda ; cette famille se composait du père, de la mère, de Zoraïda et d'une plus jeune sœur, sans compter Carlos Escovar, le fiancé que nous connaissons.

« A la bonne heure ! » dit Zoraïda, allant à la rencontre des officiers ; a quelle aimable surprise !... Nous en étions précisément à nous demander si nous aurions jamais le plaisir de vous revoir. »

Don Escolante était un vieillard en cheveux blancs, à l'attitude froide et réservée, quoique poli.

« Messieurs, dit-il, veuillez regarder cette maison comme la vôtre. »

Mais quelque effort qu'il fit pour dissimuler sa haine de l'étranger, il était facile de voir que cette phrase banale, consacrée par l'usage, lui écorchait les lèvres.

La mère, une femme de haute taille, élégante et fière, au type espagnol, comprit pourtant que cet accueil, un peu tiède, avait besoin d'être réchauffé ; elle daigna tendre aux arrivants le dos de sa main, et, faisant asseoir Aubrey à côté d'elle, elle désigna gracieusement à Falkland un siège entre ses deux filles.

Après avoir présenté son ami :

« Señoras, » commença Aubrey, « je suis venu avec le

désir d'effacer, autant que possible, la mauvaise impression qu'a dû vous laisser ma brutale visite de la nuit dernière. Et, pour cela, je n'avais point de temps à perdre, car, nous autres soldats, nous ne sommes jamais sûrs du lendemain.

— Mais, monsieur le capitaine, l'impression est excellente, je vous assure; nous vous devons beaucoup. Pensez donc qu'un guérilla avait osé pénétrer chez nous, y chercher un refuge, s'y dérober à votre poursuite, et que, par ce seul fait, vous étiez en droit de nous croire ses complices... Hélas! « ajouta M<sup>me</sup> Escolante, « quand je songe aux horribles scènes qui ont signalé l'entrée de vos troupes dans la plupart de nos villes, je ne puis trop vous rendre grâce de nous les avoir épargnées.

— Ce que nous tenons surtout à constater, » reprit Zoraïda, « c'est que, bien qu'ils se fussent retranchés dans notre voisinage depuis quelques semaines, nous n'avons eu aucune espèce de relations avec les guérillas...

— Au contraire, » confirma la señora Aliarda, la plus jeune des filles; « nous les évitions comme la peste; ils nous traitaient en ennemis, nous rançonnaient, nous volaient le bétail dans les pâturages... Nous n'osions plus mettre un pied dehors. Ce sont des pillards, des assassins privilégiés... Ils sont plus à redouter et font plus de mal au pays que l'ennemi lui-même.

— C'est comme ce Carrasco, que vous avez tué d'un coup de feu, » ajouta don Escovar; « laissés à notre libre arbitre, nous l'eussions plutôt livré que sauvé.

— L'ai-je vraiment tué? » demanda Aubrey.

« Un de nos jardiniers a trouvé le cadavre dans le verger; ce matin, au petit jour, trois de ses compagnons sont venus l'enlever. »

A ce moment, une servante de couleur vint placer sur la table un cabaret d'argent chargé de limons, de pâtisseries, et d'eau frappée.

Aliarda fit, avec une grâce parfaite, les honneurs de cette espèce de *luncheon*; elle prépara un délicieux mélange de jus de limon, de sucre et de glace, que les Mexicains appellent *panalès*.

De là où on était, le panorama était splendide : au nord, la grande ombre noire de l'Orizaba; à l'ouest, les volcans de l'Iztaccihualt et du Popocatepelt, ce dernier lançant des jets de flamme et des panaches de fumée; à l'est, le golfe bien à perte de vue.

La lune venait de se lever; l'air était respirable. Doña Escolante, tout à fait gracieuse, proposa une promenade dans les environs.

« Il y a si longtemps que nous ne sommes sorties! dit-elle; sous la garde de ces messieurs, nous n'avons rien à craindre. »

Les préparatifs ne furent pas longs; au Mexique, les femmes sont toujours sous les armes; une mantille jetée sur la tête et descendant jusqu'à la taille, l'éventail, dont elles savent jouer à ce point qu'elles en ont fait un langage muet, comme celui des fleurs, voilà tout l'arsenal de leur coquetterie.

Le vieux père prétextait d'un accès de goutte pour rester chez lui.

La maman dirigeait la marche; elle s'était emparée de Falkland, dont le hasard de la conversation lui avait appris la qualité de médecin; sans doute voulait-elle profiter de l'occasion pour le consulter.

Venaient ensuite les deux fiancés, fort occupés d'eux-mêmes; Aliarda et Aubrey, tout au charme d'une conversation qui paraissait intéressante, formaient l'arrière-garde.

Doña Escolante s'arrêtait souvent pour faire admirer à son cavalier la prodigieuse fertilité de cet heureux Mexique qui produit de tout, mais auquel les crises politiques ne laissent guère le temps d'apprécier son bonheur... Le fait est que, d'une part, grâce aux sources glacées qui se précipitent des montagnes, et, de l'autre, aux ardeurs d'un soleil torride, le froid et le chaud se combattent, s'atténuent réciproquement de façon à s'assimiler, à la fois, les produits des deux hémisphères : ici, le caféier, le manglier, le palmier, les arbres à épices, l'aloès, les ananas, le maïs, toute la végétation des tropiques; là, les pommes, la prune, la cerise, la pêche, l'orge, le froment, l'avoine, la pomme de terre, toutes les productions des zones tempérées.

Insensiblement, Aliarda et Aubrey avaient ralenti le pas; le capitaine s'occupait beaucoup moins des beautés de la nature que des agréments de sa jolie compagne. Celle-ci, tout en y ajoutant peu de foi, semblait prendre un intérêt croissant aux paroles de son partenaire.

« Monsieur l'officier, répondait-elle, je prends vos compliments pour ce qu'ils valent, pour d'aimables plai-

santeries; le crépuscule m'empêche de voir vos sourires, mais je les devine.

— Señora, vous ne me rendez pas justice; jamais protestations plus sincères ne se sont échappées de mes lèvres et de mon cœur.

— N'est-ce donc pas assez que d'avoir vaincu le Mexique?... Vous faut-il encore cette médiocre gloire d'avoir fait la conquête d'une Mexicaine?... »

Les paroles étaient peu de chose; mais ce qu'il fallait entendre et voir, c'était la musique et l'accompagnement : le charme et l'émotion de la voix, la langueur du geste, la mantille rejetée sur les épaules et mettant ainsi en lumière une tête de madone, la bouche malicieuse, le jeu de l'éventail et celui des prunelles...

« Mais, señora, je vous jure...

— Aliarda, où es-tu donc? » interrompit doña Escalante, en se retournant comme pour attendre sa fille.

« Ici, maman, tout près de toi... nous te suivions. »

Les trois groupes n'en firent plus qu'un, et la conversation se généralisa...

« Le froid commence à me gagner; si nous rentrions? » proposa l'honorable duègne; « vous qui êtes du Nord, Messieurs, vous appelez cela une agréable fraîcheur; mais pour nous pauvres marmottes frileuses, habituées aux bains de soleil, ces brusques changements de température sont très sensibles... La conversation de M. Falkland m'a beaucoup intéressée; il m'a fourni sur les États du Nord tant de détails curieux, que j'aurais un plaisir extrême à les visiter... Et vous, capitaine Aubrey, avez-vous aussi entretenu ma fille de votre patrie? »

— Non, Madame, » répondit le jeune homme d'une voix chaude et passionnée, lançant à la dérobée un regard sur Aliarda, qui le saisissait au passage; « j'étais à ce point subjugué par cette belle nature, par tant de séductions réunies sous mes yeux, que je ne songeais point à autre chose. »

De retour à l'*hacienda*, et bien qu'ils s'en défendissent en gens bien élevés, — pour la forme, peut-être, — les deux amis durent accepter le souper de la famille.

A cette invitation, le vieil *hidalgo* avait bien froncé le sourcil, mais sa femme et ses filles paraissaient tenir les rênes du gouvernement.

Les douze hommes de l'escorte reçurent également une large hospitalité.

On ne se sépara qu'après l'échange réciproque des plus cordiales sympathies. Aubrey et Falkland durent même promettre une dernière visite, si les circonstances le leur permettaient.

Les voitures attendues de Vera-Cruz arrivèrent le deuxième jour, et, le départ restant fixé au lendemain matin, nos officiers eurent le loisir de tenir leur promesse.

Le capitaine Aubrey en fut pour une déception.

« Ah ! » dit la señora Escolante avec l'apparence d'une désolation véritable, « combien mon mari va regretter de ne pas avoir été là pour recevoir vos adieux ! Il est allé passer quelques jours chez l'un de nos amis avec la plus jeune de mes filles; Aliarda aussi sera bien contrariée... Toutefois je ne désespère point de vous revoir; il ne serait pas impossible que nous retournassions sous peu à Vera-Cruz, d'où nous ne sommes partis que pour fuir



l'invasion; or, maintenant je commence à croire que nous y serions plus en sûreté qu'à la campagne.

— Sans aucun doute, » reprit Aubrey; « je soutiens même qu'on y court moins de dangers qu'avant la guerre, car on s'y assassinait assez régulièrement; ici, vous avez à redouter à la fois les Américains et les guérillas... Revenez à Vera-Cruz, chère madame, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner, » insista, pour cause, le jeune capitaine.

« Plusieurs de nos amis nous en ont déjà donné l'exemple... Du reste, » ajouta gracieusement la señora, « nous y serons maintenant attirés par un motif de plus : l'espoir de vous y retrouver. »

Les deux capitaines et la poignée d'hommes qu'ils commandaient firent à Vera-Cruz une entrée triomphale, bien due à la réussite de leur téméraire entreprise. La ville prenait de jour en jour un aspect plus animé; des renforts arrivaient sans cesse des États-Unis. L'invasion faisait tache d'huile, ce qui obligeait à laisser des détachements un peu partout.

Comme l'avait fort bien dit la señora Escolante, les familles fugitives rentraient une à une; les salons se rouvraient; Aubrey et Falkland y recevaient même bon accueil, le premier parce qu'il était catholique, et le second quoique protestant, ce qu'on ignorait d'ailleurs.

Ayant à peu près les mêmes inclinations, les mêmes goûts, dinant au même hôtel et logeant ensemble, ces messieurs ne se quittaient guère. Aussi, lorsqu'ils virent revenir de Washington le colonel Harris avec ses dépêches, l'eussent-ils envoyé volontiers à tous les

diabes... En effet, Falkland et son escorte n'étant là que pour l'attendre, il allait falloir ramener le colonel à Mexico comme on l'en avait amené.

« Si encore je pouvais t'accompagner ! » disait Aubrey ; « seul ici, à Vera-Cruz, je vais mourir d'ennui... à moins que je ne meure de la fièvre jaune, comme le camarade qu'on enterre en ce moment, » ajouta le capitaine, faisant allusion à un roulement funèbre qui leur arrivait de la citadelle... « Cette maudite fièvre recommence à sévir ici avec une intensité remarquable... Tu es bien heureux, toi, de quitter ces marécages pour aller respirer l'air pur des montagnes !

— Une fois à Mexico, veux-tu que je m'adresse au commandant pour solliciter ton retour ? »

Et comme Aubrey tardait à répondre :

« Au fait, » poursuivait Falkland, « s'il est vrai que les Escolante sont à la veille de revenir, ce serait peut-être te rendre un mauvais service.

— J'y songeais, » reprit Aubrey.

« Ah ! et le résultat de tes réflexions ? »

— Dame, on peut bien risquer quelque chose pour les beaux yeux d'une Aliarda...

— En ce cas, si le commandant songeait à te faire revenir, je le prie, au contraire, de te laisser où tu es ; il ne s'agit que de s'entendre... A l'occasion, tu me rappelleras au souvenir de ces dames... Et tu sais, tiens-toi ferme !... Moi qui te parle, j'ai connu des yeux qui faisaient plus de ravages que la fièvre... et dont on ne guérissait pas. »

Le jour où les deux amis se séparèrent, l'un pour

retourner à Mexico, l'autre pour rester à Vera-Cruz, la chaleur, vers midi, était accablante. Bien qu'il fût assis au bord d'une claire fontaine, à l'ombre de myrtes et d'orangers, dans une cour que ses hautes murailles préservaient du soleil, Aubrey se sentait lourd et oppressé; toutes ses facultés semblaient s'endormir; les frissons succédaient aux étouffements.

Au lieu d'aller dîner, il fit appeler le médecin.

Et comme, après examen, le docteur hésitait à formuler sa pensée :

« Pourvu que ce ne soit pas la fièvre jaune ! » dit l'officier d'une voix défaillante.

« Non, capitaine, je ne pense pas; mais, dans tous les cas, une fièvre très chaude... Il faut que je vous tire quelques palettes de sang. »

Le soir, après la saignée, le patient s'endormit d'un sommeil agité, peuplé de fantômes.

Le lendemain, il n'y avait plus à en douter, c'était le typhus; accès de délire et prostration complète.

Indépendamment d'une nommée Fanny, servante mulâtre attachée à la maison, on fit venir une garde-malade, négresse colossale, répondant au nom d'U-racca, et dont le poignet vigoureux devait avoir facilement raison d'un capitaine en travail de fièvre.

Durant plusieurs jours, la forte constitution d'Aubrey lutta contre la mort; le sang bouillonnait par ses artères; il murmurait des paroles incohérentes; tantôt il se croyait plongé dans la glace, tantôt dans les flammes d'un incendie; par moments, il se figurait avoir des ailes et voulait planer dans les airs, ce à quoi la négresse

mettait bon ordre; il ne faisait que repousser ses couvertures, qui lui semblaient de plomb.

Cependant, le sixième jour, au point culminant de la maladie, la fièvre diminua quelque peu; les accès devenaient plus réguliers, le sommeil plus calme. Le patient reprenait possession de lui-même; il avait des moments lucides... Le médecin espérait...

Les gardiennes veillaient tour à tour; mais naturellement, lorsqu'elles se relevaient, elles jasaient un peu, quelquefois beaucoup.

« Il finira par échapper, » dit un soir Fanny à sa compagne avec une mauvaise humeur évidente.

« Oui, » reprit Uracca, « et nous en serons pour l'héritage sur lequel nous avons déjà jeté notre dévolu.

— Quel guignou!... Une montre en or, une lourde chaîne et, là-bas, dans le portemanteau, une bourse bien garnie... Renoncer à cela!

— Je te proposerais bien d'en prendre quelque chose, » insinua la négresse, « mais si la mémoire lui revient en même temps que la santé, nous serions perdues... Ces Américains vous pendent pour un oui et pour un non.

— Tandis que, s'il était mort, ses soldats l'auraient enterré sans s'inquiéter du reste, » fit observer Fanny.

« Oui, s'il était mort, mais il ne l'est point... Ne jurerait-on pas qu'il a un pied dans la tombe? et, pourtant, cet imbécile de médecin prétend le sauver... De quoi se mêle-t-il? »

A ce moment, Aubrey grommela quelques mots, et leva le bras comme s'il menaçait; puis il fit un effort infructueux pour se mettre sur le côté.

« Nous aurait-il comprises ? » chuchota la négresse à sa complice... « J'ai déjà remarqué, hier, qu'il avait des lueurs de raison... En ce cas, ma belle, nous serions dans de vilains draps.

— J'en ai peur... Vois donc comme il gesticule et comme ses lèvres remuent !... il voudrait parler, mais il ne peut pas.

— Au fait, » proposa carrément la hideuse négresse, « pourquoi ne mourrait-il point ?... ne l'avons-nous pas en notre pouvoir ?... avec cela que les blancs se gênent pour supprimer les noirs !... Ce ne sera pas le premier que j'aurai expédié pour l'autre monde. »

Sans plus délibérer, elle jeta un oreiller sur la face du patient, et, d'un bond de tigresse, y campa sa lourde épaisseur.

« Tiens-le par les pieds, reprit-elle; empêche-le de gigotter... à ce régime-là, on ne respire pas longtemps... Voilà une potion, une vraie, qui ne tardera pas à le calmer... et pour toujours. »

Ce disant, elle emprisonnait, comme dans un étau, les mains de l'étouffé qui battaient dans le vide.

Il y a des dangers suprêmes dont l'instinct rend la vie aux moribonds, lorsqu'il s'agit de les conjurer... Aubrey poussa un cri désespéré, il eut un élan furieux, irrésistible, qui désarçonna l'horrible mégère... Mais il n'en allait pas moins succomber, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à un étranger, qui, sans se rendre bien compte de cette scène d'horreur, mais par cela seul que les femmes voulaient fuir, jugea bon de les refouler dans l'appartement, le poignard à la main.

Peut-être, avec un peu de présence d'esprit, celles-ci auraient-elles pu se prétendre assaillies par un fou furieux, et se prévaloir du droit de légitime défense; mais Fanny n'eut rien de plus pressé que de se jeter à genoux, de demander grâce, et de confesser que ce n'était pas elle, mais bien Uracca qui, la première, avait eu l'idée d'étouffer le capitaine pour s'approprier son argent et ses bijoux.

La situation s'éclaircissait.

Or, l'étranger n'était autre que don Carlos Escovar, le fiancé de Zoraida de Escolante. Arrivé, depuis une heure à peine, à Vera-Cruz, avec toute la famille, il venait d'apprendre la maladie du capitaine et n'avait eu rien de plus pressé que de lui offrir ses services.

Achevé par la lutte inconsciente qu'il venait de soutenir, Aubrey ne reconnaissait même pas le visiteur; mais celui-ci n'en comprit que mieux le devoir qui lui incombait. Les deux scélérates enfermées en lieu sûr, il les remplaça immédiatement par des serviteurs éprouvés et fidèles; après quoi, il fut prévenir les Escolante, et revint s'installer lui-même auprès du patient.

Le lendemain, le bruit de l'exécrable attentat s'étant répandu en ville, ce qu'avait si bien prévu Uracca ne manqua pas d'arriver : les Américains arrachèrent les coupables de leur prison, et les pendirent haut et court à des lanternes qui n'étaient point là pour cet usage.

Comblé de prévenances et de soins, le capitaine revenait lentement à la santé; toutefois la perception nette de sa situation lui échappait encore; parfois il se réveillait comme d'un cauchemar, promenait autour de

lui de grands yeux égarés, et cherchait à renouer le fil brisé du passé et du présent. Mais la tentative était encore au-dessus de ses forces; ses pensées, comme enveloppées d'un voile opaque, retombaient dans le vague.

Un matin, après une nuit relativement bonne, il se dressa sur son séant, et se prit à contempler une robe qui lui tournait le dos. La taille était élégante, bien prise et faite pour attirer l'attention... les cheveux bouclés étaient d'un noir de jais; la mantille transparente avait ce tour coquet, mystérieux, qui agace la curiosité... Debout devant une table, cette apparition, toujours vue de dos, secouait de ses jolies mains blanches une petite fiole.

« Une robe suppose une femme, » se dit le capitaine... qui?... quoi?... qu'est-ce? »

Ce fut le premier travail de sa raison sortant des ténèbres.

« Martha, » demanda l'apparition, « tu lui fais prendre de cette potion bien exactement, aux heures prescrites? »

— Oui, maîtresse.

— La nuit a été calme?

— Oui, maîtresse, meilleure que d'habitude. »

« Je connais cette voix expressive et douce... je l'ai certainement entendue... mais où?... où? »

Le capitaine allait de déduction en déduction : c'était le second travail de son intelligence, le second effort de sa logique...

Mais quand l'apparition se retourna sans défiance, et que le regard du malade rencontra les beaux yeux surpris, presque effrayés, d'Aliarda de Escolante, ce fut bien autre chose : son regard s'anima, ses bras se

détendirent comme par un ressort; il avança sa main défaillante; ses lèvres, sans paroles, remuaient dans le vide.

Aliarda, lors de ses visites précédentes, l'avait toujours trouvé somnolent ou endormi, hors d'état de voir et de comprendre; prise en flagrant délit d'une sollicitude un peu compromettante, son premier mouvement fut de ramener sa mantille et de se voiler le visage... Mais comment résister à ce ravissement qu'exprimaient les traits du malade, aux larmes de gratitude qui coulaient de ses yeux, à cette main tendue qui l'attirait comme l'aimant?... Elle céda à l'attraction, elle prit la main de l'officier dans la sienne, mit un doigt sur ses lèvres comme pour lui imposer le silence, et disparut en laissant dans cette triste chambre une trace lumineuse.

La porte refermée, Aubrey retomba sur ses oreillers, en proie aux hallucinations les plus incohérentes, puis il finit par se rendormir... Au réveil, la gracieuse vision le poursuivait encore; il cherchait, sans y parvenir, à démêler l'illusion de la réalité. Toutefois l'impres-  
sion très vive de cette visite, positive ou rêvée, de cette pression de main, de ce doigt sur les lèvres, ne le quittait plus. Les idées se classaient, le souvenir devenait plus distinct; il doutait encore, mais bien peu... Si elle était venue, peut-être reviendrait-elle encore... Aussi, dès que la porte s'ouvrait, son cœur se prenait à battre, il espérait, il regardait l'arrivant... mais la jeune fille ne reparut plus.

A dater de cet incident, la guérison fit de rapides



progrès. Bientôt Aubrey put se lever, s'asseoir d'abord dans sa chambre, puis sous les ombrages de la cour, au doux et frais murmure de la fontaine jaillissante... Enfin, appuyé sur le bras d'Escovar, dont la sollicitude ne s'était pas un instant ralentie, convalescent, de ce pas lent et incertain qui suit les grandes maladies, il arriva, un beau jour, jusque chez les Escolante.

Escovar lui ouvrit la porte du salon, puis courut à l'étage informer les dames de cette visite inattendue.

Aubrey allait s'asseoir, lorsqu'un bruissement de soie le fit se retourner... C'était Aliarda qui accourait la première...

Si préparé que fût le capitaine à la revoir, tel était le tumulte de son cœur, que la parole expirait sur ses lèvres... Pourtant, il fit un pas, souleva la main de la jeune fille, et, de ses lèvres émuës, brûlantes, y promena un de ces longs baisers qui valent les plus beaux.

A ce contact, de même qu'il suffit d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, sans se rendre compte, à demi pâmée, l'ardente Mexicaine s'affaissa sur la poitrine du jeune homme.

Cette extase muette, ce ravissement ineffable de deux âmes qui se fondent en une seule, se prolongea jusqu'à ce que des pas et des voix, entendus dans le vestibule, vinrent les interrompre... Alors parurent la señora de Escolante et sa fille aînée, accompagnée de don Carlos, et l'heureux capitaine retrouva assez de présence d'esprit pour, descendu du septième ciel, répondre, comme il le fallait, aux chaleureuses félicitations dont il était l'objet.

Ce bonheur mystérieux ne tarda pas à être consacré par le consentement de la famille à l'union des deux jeunes gens, — sauf le père, dont la résistance fut bien réduite à capituler, — si bien que le capitaine passa, désormais, auprès de sa bien-aimée toutes les heures dont il pouvait disposer. Souvent même, il ne se résignait à quitter l'enchanteresse que fort avant dans la nuit.

Tout le Mexique était actuellement au pouvoir des Américains; purgée des guérillas et des troupes indigènes, la route de Vera-Cruz à Mexico offrait une sûreté relative; quelques cavaliers commençaient à s'y aventurer isolément. De jour en jour, l'affluence des chevaliers d'industrie, espérant pêcher en eau trouble, augmentait à Vera-Cruz, le port d'arrivée. Des milliers de ceux-ci étaient déjà partis pour la capitale, pour la « ville de l'or, » mais ce vide était bientôt comblé par de nouveaux débarqués, pirates de terre ferme.

Par une belle soirée, quelques officiers américains, portes et fenêtres ouvertes, étaient réunis chez le restaurateur Yargo; ils y buvaient de la limonade, ou de cette excellente bière de tamarin que l'on fabrique dans le pays.

« Il paraît que les Mexicains tiennent à conserver des souvenirs de notre artillerie, » dit un lieutenant en regardant au plafond, qu'une bombe avait effondré.

« C'est pour que le trou soit tout fait, le jour où ils nous forceraient à recommencer.

— Ah ! voilà Swan ! » dit un capitaine en saluant de la main un jeune homme qui, venant d'entrer, déposait dans un coin sa longue carabine et sa giberne à balles,

— *how are you, my dear?* Comment se fait-il que vous ne soyez pas encore parti pour Mexico, où l'on assure que l'or se ramasse à la pelle? la récolte doit être faite, ce me semble; vous n'arriverez que pour le regain. »

Le Swan en question était une façon de demi-gentleman aux allures décidées, aux traits mâles et brunis, à la fine moustache relevée aux deux pointes, d'une élégance besoigneuse : le déclin d'un beau jour, un coucher de soleil, une fortune à ses derniers dollars. Son frac et son pantalon noirs, d'une coupe à la mode, montraient la corde. L'absence du gilet permettait de constater qu'une ceinture de cuir, appuyée sur les hanches, remplaçait les bretelles également absentes; sur le plastron de chemise, outrageusement brodé, s'étalait une chaîne d'or ayant la prétention de supporter une montre, à laquelle il eût été peut-être indiscret de demander l'heure; le buste effacé, la tête en arrière, les mains dans les poches de son pantalon, l'insouciance de ses allures, annonçaient le mépris du qu'en-dira-t-on.

Il demanda un grog froid, et, campé au milieu de la salle, regardant, lui aussi, le plafond à jour, il exhiba une pelote de tabac, en coupa la longueur d'un pouce et se l'introduisit dans la bouche.

« Ah! ah! dit-il, ces canailles de Mexicains ne devaient pas s'attendre à recevoir une visite de ce côté-là.

— Vous devez être arrivé depuis peu, Swan, » reprit le capitaine, « car je vous aurais certainement rencontré.

— Depuis ce matin... Mais j'avais déjà fait une première apparition, lorsque des affaires imprévues m'ont rappelé à la Nouvelle-Orléans.

lui envoya, de la main, un salut qui ressemblait fort à un baiser, et partit, au petit galop, dans la direction de la porte de Mexico.

Aubrey devait assister à l'appel du soir ; ces dames attendaient une visite... On se sépara jusqu'à l'heure du souper.

Le soleil s'était couché ; la soirée commençait à se faire sombre ; elle attendit la lune, tardive à se lever. L'Alameda, promenade dallée de marbre qui entoure une partie de la ville, le rendez-vous de la haute société à l'heure où la brise souffle du golfe, l'Alameda devenait désert, car, depuis l'occupation, on ne s'attardait guère hors de l'enceinte.

Cependant, là où la route se croise avec un tronçon de chemin de fer, — projet avorté de Santa-Anna pour réunir Vera-Cruz à la capitale, — du talus, boisé de massifs d'une sombre verdure, se dressait par moments, avec précaution, une forme humaine en quête de quelque chose, ou plutôt de quelqu'un... C'était Swan, l'aventurier, le joueur, le pire que cela, lequel attendait, la carabine au poing, une victime quelconque, pourvu qu'elle fût à cheval.

Le hasard devait le servir au delà de ses espérances.

Il était à l'affût depuis une demi-heure, lorsque soudain, protégé par un buisson, il mit un genou en terre et prêta l'oreille.

Un cavalier approchait rapidement.

Le coup partit, l'étalon se cabra, et don Escovar, atteint d'une balle à l'épaule, roula sur le sol.

Sans se préoccuper du blessé, le brigand bondit sur

sa proie, sauta en selle et disparut à bride abattue.

Escovar gisait sur la route; son large chapeau mexicain avait roulé dans la poussière; un rayon de lune éclairait sa face livide et le ruisseau de sang qui coulait sur son costume blanc.

La Providence avait voulu que le capitaine Aubrey, en sortant de la caserne et en attendant l'heure du souper qui devait le réunir aux Escolante, eût l'idée d'aller faire un tour à l'Alameda... Il courut dans la direction du coup de feu, se pencha sur une masse blanche qui avait toutes les apparences d'un cadavre, et reconnut don Carlos.

Dans cet endroit isolé, dépourvu de tout secours immédiat, que faire ? Espéru, désolé, Aubrey se mit à genoux, frictionna les tempes du blessé, du mort peut-être, l'éventa de son chapeau, l'appela par son nom, consulta le souffle, l'artère, que sais-je !

Enfin, le fiancé de Zoraïda remua les lèvres; un soupir s'échappa de sa poitrine, il fit un mouvement pour se soulever et retomba dans les bras de l'officier.

« Mon frère ! mon ami ! » disait ce dernier, « reconnais-moi, je suis Aubrey... Tu es blessé... où souffres-tu ? »

Et, avec une douloureuse sollicitude, appuyant sur son genou la tête d'Escovar, il écartait les longues boucles noires de ce front où perlait une sueur glacée.

« Prends courage, ami... ce ne sera rien... les forces te reviennent.. Puis-je te laisser seul un instant pour aller chercher du secours ? »

D'un léger mouvement de tête, le patient fit signe que oui.

Aubrey l'adossa de son mieux contre le talus, et courut d'une haleine jusqu'au corps de garde de la porte de Mexico, d'où il ramena huit hommes, plus le matelas du chef de poste, et une porte qui, décrochée de ses gonds, pouvait servir de civière.

Afin d'avoir le temps de préparer à l'affreuse nouvelle la famille Escolante, Aubrey fit transporter le blessé chez lui; puis, laissant son ami aux mains du plus habile chirurgien de la ville, il alla remplir la douloureuse mission qui lui était échue.

Après le premier moment donné aux larmes, à la consternation, Zoraïda voulut aller chercher elle-même son fiancé, qui ne tarda pas à être entouré de tous les soins imaginables.

Sans être mortelle, la blessure était grave; elle avait atteint l'articulation; cela exigerait du temps, des ménagements et beaucoup de résignation.

Revenons au restaurant Yargo, où nos officiers de tout à l'heure, jouant aux dominos, faisaient succéder le punch à la limonade.

« Les Mexicains de Mexico n'auront qu'à biense tenir, » disait l'ami, ou plutôt la simple connaissance du sieur Swan. « Je me suis trouvé avec lui à Alabama, où j'ai eu l'occasion de l'apprécier; c'est une rude lame, un dur à cuire, et, avec cela, un aigrefin, un pilier de tripot, dans lequel je n'aurais qu'une confiance excessivement limitée. Ah! le voilà qui revient... Quand on parle du loup... »

En effet, Swan faisait sa rentrée. Il déposa sa carabine dans le même coin, s'assit devant une table, demanda un second grog et s'adjudgea une nouvelle « chique. »

« Eh bien, camarade, avez-vous trouvé un cheval ? » demanda le capitaine.

*Yes, my dear*, répondit le gredin, repassant nonchalamment sur sa botte le couteau qui venait de lui servir à couper son tabac.

« Quel qu'il soit, je gage que vous l'avez payé un bon prix.

— Mais non, pas trop... j'ai trouvé une occasion.

— Combien, sans être indiscret ?

— Dame, vous savez, capitaine, comme il peut arriver qu'on le revende, le prix d'un cheval, cela se garde volontiers pour soi.

— A votre aise, mon brave. »

Et la conversation en resta là.

Obligé et affable, don Carlos était généralement aimé à Vera-Cruz ; tout le monde, Américains et indigènes, s'émut d'une tentative de meurtre à laquelle il n'échappait que par miracle ; on ne parlait que de cela ; si bien que, de conjecture en conjecture, de rapprochement en rapprochement, mise sur la voie par les officiers qui, le soir du crime, se trouvaient chez Yargo, l'opinion publique finit par soupçonner le vrai coupable.

On le chercha, mais plus de Swan... Or, comme, d'une part, la police était aussi en désarroi que la justice ; comme, d'autre part, l'assassin présumé courait les grands chemins, et qu'il aurait fallu l'y poursuivre, l'affaire en resta là.

En ces circonstances, Aubrey trouva et saisit avec empressement l'occasion d'acquitter la dette de reconnaissance contractée envers son futur beau-frère; il ne quitta son chevet que le jour où il y laissait un convalescent.

La guérison d'Escovar ramena la joie, l'espérance, les jolis projets, les bonnes promenades à quatre... Les deux couples attendaient avec impatience la fin de la guerre pour faire bénir leur union... Par malheur, de nouvelles troupes, débarquées à Vera-Cruz, se dirigeaient sans cesse vers l'intérieur du pays, et les négociations pour la paix, rompues aussitôt que nouées, menaçaient de ne pas aboutir de sitôt.

Toutefois, non seulement les fiancés se voyaient chaque jour, mais ils ne se quittaient guère; faute de mieux, le régime était tolérable.

Mais voilà que, un soir, en rentrant chez lui, le capitaine trouva un grand pli cacheté, à son adresse, et timbré à sec de ces quatre mots fatidiques :

*Ordre de la place.*

C'était l'injonction de se diriger sur Mexico, avec sa compagnie, dans les vingt-quatre heures.

Ce fut un grand crève-cœur pour Aliarda et pour Aubrey, mais il le fallait; c'en fut un également pour Zoraida et don Carlos, car ce dernier, ayant depuis longtemps d'importantes affaires à régler dans la capitale, résolut de profiter de l'occasion et, surtout, d'une escorte aussi respectable.



Le matin du départ, bien avant le jour, tout était en branle chez les Escolante. Aubrey, lui aussi, est à son poste d'amour... Mais quel est ce bruit de chevaux? que signifie cette compagnie de tirailleurs qui se range en bataille devant la maison?... C'est bien simple : elle attend son capitaine, lequel n'a voulu s'arracher des bras de son amie qu'à la dernière seconde.

Déjà? comme le temps s'envole! Beaucoup d'adieux, de larmes, de serments, de baisers, et, suivis des yeux par les deux sœurs aussi longtemps que possible, Carlos et Aubrey disparaissent, à la tête du détachement, dans un tourbillon de poussière.

Le voyage de Vera-Cruz à Mexico s'acheva sans encombre.

La capitale offrait alors l'aspect d'une ville conquise par un ennemi peu féroce, quoique turbulent. La garnison américaine, d'abord de huit mille, puis de douze mille hommes, augmentait chaque jour. Aussi l'occupation, confiante en sa force, ne prenait-elle plus que les précautions rigoureusement indispensables; plus de parcs d'artillerie aux portes de la ville; plus de canons braqués sur les places et enfilant les principales rues; les postes étaient moins nombreux, les patrouilles moins fréquentes... Seule, l'entrée du palais était encore gardée par un mortier de gros calibre et une pièce de vingt-quatre.

Du reste, la population semblait résignée, comme si, d'être débarrassée de son président, cela ne valait pas bien le déboire momentané d'une occupation étrangère. Il s'ouvrait partout des magasins, des tavernes,

des hôtels à l'américaine ; jusqu'aux enseignes, qui faisaient aux vainqueurs la plate galanterie de proscrire l'espagnol pour adopter l'anglais.

Le Grand-Théâtre National, de la rue Vergana, avait été le premier à rouvrir ses portes, puis la Salle-Nouvelle, où l'on jouait en anglais et en allemand. . On s'y étouffait ; jamais, à aucune époque, soule plus bruyante et plus bigarrée, n'avait à ce point saisi au vol les allusions, imposé les *bis*, applaudi, sifflé, tyrannisé le public et les acteurs... Mais c'étaient, surtout, les maisons de plaisir, les « enfers de danse et de jeu, » qui faisaient fureur.

Le plus en vogue de ces *enfers* était situé dans la rue de Balemitas, hôtel de la Belle-Union, *Bella Union*. Cela se composait : au rez-de-chaussée, de splendides salles de jeu ; au premier étage, buvette, salles de restauration et de billard ; au second, *private rooms*, cabinets particuliers, où les Américains ne se faisaient pas faute de souper, couronnés, de myrte par de belles Mexicaines, patriotes à leur façon, dociles vengeresses, asservissant à leur tour le vainqueur sous l'empire de leurs charmes.

La gloire et le courage ont de telles séductions pour ce sexe faible, que beaucoup de femmes du monde s'échappaient de chez elles pour courir des aventures qui, souvent, sur le coup de minuit, se terminaient dans l'ombre, au détour d'une rue, par la vengeance d'un jaloux.

Ces attentats étaient toujours punis par de cruelles représailles, qui, le plus souvent, retombaient à l'aventure sur des innocents.

Un soir, au sortir du théâtre, Aubrey et don Carlos se mirent à la recherche de leur ami Falkland.

« Je ne pense pas qu'il soit rentré chez lui, » dit le capitaine; « après le second acte, au sortir du foyer, je l'ai vu s'attacher aux pas d'une mantille, et tu sais que les mantilles peuvent le mener loin.

— Pas plus loin que la *Bella Union*, » repartit Escovar; « je gage que nous l'y trouverons au second étage. »

En montant, ils s'arrêtèrent au premier, à la salle de danse, où de nombreux volontaires, au rude costume de cuir, s'accouplaient, en une valse étourdissante, à de vapoureux nuages de dentelles et de mousseline.

La danse, la musique entraînant, les torrents de lumière, les boissons alcooliques, les regards provocants, les propos hardis, l'atmosphère lascive, tout contribuait à incendier les cœurs.

Dans un coin de la salle, en face d'un bol de punch à la glace, deux tourtereaux étaient en train de *flirter*, comme disent les Américains.

« Tiens, » dit Aubrey, « voilà le lieutenant de Falkland, avec la fille de son propriétaire. Des parents accommodants, à ce qu'il paraît... elle est, ma foi, charmante »

Et s'approchant du couple :

« Morris, demanda-t-il, n'auriez vous pas vu Falkland, par hasard ?

— Pardon, capitaine, vous le trouverez à l'étage au-dessus; il s'est rapproché du ciel, en ayant soin d'emporter son ange pour plus de sûreté; mais peut-être serait-il indiscret de le déranger, il doit être en train de souper.

J'en serai quitte pour le faire appeler; nous n'avons que deux mots à échanger... affaire de service.

— Puisqu'il en est ainsi, » dit Escovar, « je vais, pendant ce temps, hasarder quelques quadruples sur le tapis vert.

— Joueur enragé! Mexicain dans l'âme! » dit Aubrey en souriant, « va donc, et puisse la banque te mettre à sec! ce qui arrivera certainement. »

Dans le salon du bas, la fureur du jeu régnait sans partage; des figures pâles, livides et décomposées; des imprécations, des querelles, des gestes farouches; de temps en temps, un cri de joie... les râtaux remuaient des monceaux d'or.

Après avoir percé la foule à grand renfort de coudes, Escovar, pour jeter sa mise sur le tapis, allongea le bras entre deux joueurs qui se trouvaient devant lui... l'un d'eux se retourna, et don Carlos reconnut son assassin de l'Alameda.

L'or lui tomba des mains... il recula d'un pas, et, par un mouvement machinal, saisit le manche de son poignard.

Bien qu'il eût reconnu sa victime, Swan ne sourcilla pas.

« Monsieur désire pointer, » dit-il de son air le plus gracieux en s'effaçant de côté.

Et se tournant vers son compagnon, il ajouta tout bas en anglais :

*A damned Mexican!* (un damné Mexicain!)

Carlos eut la présence d'esprit de ne point éclater. Provoquer une rixe, un esclandre, c'était s'exposer à

voir le meurtrier disparaître dans la bagarre ; le mieux était d'aller prévenir Aubrey qui disposait de la force armée.

Pour ne pas donner l'éveil, il remercia donc poliment, perdit successivement quelques quadruples, puis, nonchalamment, sans hâter le pas, se perdit dans la foule.

Toutefois Swan le suivait des yeux ; il le vit sortir de la salle, et s'éclipsa, à son tour, par une autre porte, en disant à son compagnon :

« John, voilà l'heure... on doit nous attendre. »

Mais, au lieu de détalier par la rue de Balemitas, ils prirent par un escalier de service, et ne s'arrêtèrent que sur le toit, formant terrasse selon l'usage du pays.

Ainsi que Swan l'avait prévu, trois complices hommes les y attendaient dans l'obscurité.

« Camarades, dit-il, le cas échéant, et si vous voulez que notre entreprise réussisse, gardez le revolver à la ceinture, et servez-vous du couteau : cela fait moins de bruit. »

Et, suspendu par les poignets, il se laissa glisser sur la terrasse de la maison voisine, plus basse d'un étage.

Les autres le suivirent.

Là, ils se trouvèrent en face d'une porte fermée à double tour, donnant sur l'escalier.

« Ça me connaît, » dit l'un des voleurs de nuit.

Et, sortant de sa poche un trousseau de pinces et de fausses clefs, il eut bientôt fait d'écartier l'obstacle.

« Déchaussons-nous, » recommanda Swan, le chef de la troupe ; « pas plus de bruit que des souris. »

Parvenus dans une cour, déserte à cette heure de la nuit, les cinq misérables n'avaient plus qu'à forcer une porte de derrière pour pénétrer dans un magasin d'orfèvrerie, — le mieux fourni de Mexico, — dont la façade s'ouvrait rue de Balemitas, à côté de la *Bella Union*.

« Entr'ouvrez une fenêtre, » dit Swan, « pour que nous n'ayons plus qu'à pousser le volet et à fuir, en cas de surprise. »

Il alluma un rat de cave, à la faible lueur duquel étincelèrent des armoires vitrées remplies de bijoux et de vaisselle plate.

« Quel malheur de ne pouvoir tout emporter ! » soupira l'un des brigands.

Comme ces messieurs faisaient leur choix, une petite porte, dissimulée dans la boiserie, roula sur ses gonds, livrant passage à l'orfèvre, un jeune et intrépide Mexicain du nom de Gordinez (car tout ce que nous racontons est d'une exactitude rigoureuse).

Gordinex tira successivement trois coups de revolver sans atteindre personne, puis il s'affaissa sur le parquet, frappé en pleine poitrine d'une balle dirigée par Swan.

L'alarme était donnée; il s'agissait de fuir : ce que quatre des malfaiteurs s'empressèrent de faire par la fenêtre ouverte... Mais, en ce moment, passait une patrouille de nuit, qui, mise en éveil par les détonations, leur barra le passage.

Swan, plus obstiné ou plus rusé, était resté à l'intérieur, remplissant à tout hasard ses poches du plus de butin possible. Les voleurs capturés faisaient résis-

tance; il en résultait une bagarre, dont le meurtrier d'Escovar profita pour fuir, à son tour, dans l'obscurité, pendant que l'attention des soldats s'absorbait en une lutte sanglante.

Ce vol suivi de meurtre, rapproché d'autres méfaits du même genre également imputables à des Américains, surexcita au dernier point la population de Mexico. Cela survenait d'autant plus mal à propos que l'on entamait de nouvelles négociations pour la paix, et qu'il était expressément recommandé au général Scott d'éviter toute cause de froissement entre les belligérants.

Le général voulut donc satisfaire l'opinion par un exemple sévère; il traduisit les coupables devant un conseil de guerre.

Le jour du jugement, la salle du conseil menaçait de crouler sous l'affluence des curieux. Aubrey, Falkland et don Carlos assistaient aux débats, peu accidentés, d'ailleurs, car le crime était évident, et la sentence prévue.

Swan, affublé d'une perruque blonde et de lunettes bleues, avait eu la témérité de se mêler à la foule.

La défense étant impossible, les accusés avaient pris le parti d'avouer, à peu près sûrs, comme il n'y en avait que trop d'exemples, que leur qualité d'Américains leur vaudrait l'indulgence du conseil... Voler, tuer un vil Mexicain, n'était-ce pas de bonne guerre?

Mais lorsqu'ils s'entendirent condamner à mourir par la corde, l'un d'eux, un volontaire nommé Colloway, s'écria au comble de l'exaspération :

« Puisque vous êtes sans pitié pour des compatrio-

tes qui ont payé de leur sang la conquête de ce pays, que l'expiation retombe au moins sur le vrai coupable, sur celui qui nous a entraînés à mal faire... Le voilà, là-bas, assis en simple spectateur, » ajouta Colloway en désignant Swan; » qu'on lui ôte sa perruque, ses lunettes, et vous aurez devant vous le seul assassin de Gordinez, car nous n'avions d'autre intention que celle de dévaliser le magasin. »

Swan ne demandait qu'à s'en aller, déjà il se fauflait vers la porte; mais, sur l'ordre du président, il fut arrêté, désarmé, amené devant la barre et dépouillé de son déguisement.

« Mon assassin de l'Alameda ! » s'écria don Carlos.

Dans la situation des esprits, il suffit de quelques explications données par Escovar, corroborées par le capitaine Aubrey, pour convaincre toutes les consciences.

Séance tenante, sans autre forme de procès, Swan fut condamné à mort et exécuté le jour même.

Pour ménager la chèvre et le chou, c'est-à-dire pour ne pas trop mécontenter les volontaires, le général Scelt gracia les quatre autres.

Cette fois, les négociations aboutirent à un traité de paix. Rendus à eux-mêmes, les habitants de Mexico purent enfin respirer un air libre, sans alliage de Yankces... toute l'armée d'occupation disséminée à l'intérieur, — y compris les compagnies Falkland et Aubrey, — se replita sur Vera-Cruz, où elle devait s'embarquer.

A quelques jours de là, le drapeau mexicain flottait sur la citadelle d'Ulloa, le dernier vapeur américain chauffait dans le port, et les cloches de la cathédrale,



sonnant à pleine volée, convoquaient les fidèles à la célébration d'un double mariage.

Don Carlos Escovar épousait Zoraïda de Escolante.

Le capitaine Aubrey épousait Aliarda, dont il allait faire une Américaine... Ces derniers, accompagnés de Falkland, ne sortirent de l'église que pour monter à bord, et le cri de *Viva la republica*, poussé de la plage, les suivit longtemps encore dans le sillage du navire.